

LE CIGARE RACONTÉ

Composé exclusivement de feuilles de tabac, à la différence du cigarillo* qui comprend du tabac haché, le cigare tel qu'il est fumé aujourd'hui est né en Espagne en 1731 ; un siècle plus tard étaient créées à La Havane* toutes les marques* qui feront sa renommée. Le cigare connaît son apogée en Europe au milieu du XIX^e siècle, mais il sera supplanté par la cigarette entre les deux guerres mondiales. Considéré encore comme un produit de luxe, il tend ces dernières années, comme la gastronomie*, à se répandre dans toutes les couches de la population. Il existe une infinité de *puros*, certains, au sommet de la hiérarchie, étant comparables à de grands crus* vinicoles ; il en existe surtout pour tous les goûts et pour tous les instants.

I. Culture et savoir-faire

A. Les pays du cigare

Le tabac est une plante tropicale originaire d'Amérique. Découverte* par les Européens au XV^e siècle, sa culture* s'est développée très rapidement sur tous les continents, excepté l'Afrique. Moins d'un siècle plus tard, elle était implantée* dans le monde entier, en Amérique bien sûr, mais aussi en Asie* et en Europe, importée par les navigateurs espagnols, portugais, français, hollandais... Pourtant, pour tous les amateurs de cigares, la patrie du tabac reste Cuba*. C'était déjà le cas au XVII^e siècle, ça l'est toujours aujourd'hui. Cuba possède les meilleurs crus tabacoles du monde, concentrés autour de la ville de Pinar del Rio - la Pinède du Fleuve - dans l'ouest de l'île, sur les quarante mille hectares de la Vuelta* Abajo. Le climat et le sol y offrent une combinaison idéale, permettant de produire des feuilles d'une qualité exceptionnelle, inégalée malgré toutes les tentatives en ce sens. Dès le XVI^e siècle, notamment sous l'impulsion des Espagnols et des Portugais, la culture du tabac s'était répandue dans toute la région. Aujourd'hui, toujours dans les Grandes Antilles, la République dominicaine se distingue par la qualité d'une production en rapide expansion. Au Brésil*, grande puissance tabacole, c'est l'État de Bahia qui est le plus ancien et le premier producteur du pays ; il est réputé pour ses tabacs noirs. Tous les États d'Amérique Centrale cultivent également le tabac. Le mieux placé est le Honduras* ; au Mexique, les plantations sont réparties essentiellement dans le Yucatan. Plus au nord, les États-Unis* reste le premier producteur de cigares au monde, les grandes régions tabacoles étant les deux Carolines et la Virginie ; les tabacs américains sont des tabacs doux, toujours aromatisés.

La culture du tabac ne se limite toutefois pas aux Amériques. En Asie, c'est en Birmanie, aux Philippines et dans l'archipel de la Sonde - l'Indonésie actuelle - qu'elle s'est le mieux implantée, grâce aux Espagnols, aux Hollandais et aux Portugais, premiers Européens à fréquenter ces latitudes puis à s'y établir. En Europe, seuls les pays du sud, l'Espagne, la France*, dans la région de Bergerac, l'Italie*, en Toscane, et les Balkans cultivent encore le tabac. Tous ces pays produisent également des cigares.

B. L'art de rouler

Le tabac a d'abord besoin pour croître de chaleur et d'humidité (la pluie est son ennemie). Le taux d'hygrométrie* convenable avoisine les 80 %. À Cuba et dans les pays de langue espagnole, les planta-

Champ de
tabac, Cuba.

tions s'appellent *fincas**. Les graines sont semées en pépinières en septembre ; les plants* sont repiqués en octobre ; la cueillette s'échelonne de janvier à mars. Les feuilles sont cueillies une à une, en plusieurs fois, selon leur degré de maturation.

A priori, fabriquer un cigare peut sembler simple. Pourtant, le *puro* est le fruit d'une savante alchimie. Il se compose* en effet de trois parties, la cape, la sous-cape et la tripe. Chacune d'entre elles correspond à des feuilles aux caractéristiques différentes. Il existe les plantations des feuilles de cape et celles des feuilles de tripe. Une feuille peut être de force très différente, selon sa position le long de la tige, selon le degré d'exposition au soleil, selon le moment où elle a été cueillie. C'est à tous ces détails que doivent s'attacher les planteurs. Avant de vendre leurs feuilles aux fabricants, ils devront les trier, les



Manufacture de cigares, Cuba. Photographie d'Henri Cartier-Bresson, 1982.

sécher*, et leur faire subir une première fermentation*. Les feuilles seront présentées aux acheteurs des fabriques lors de la fête du choix, ou Escogida*.

Une fois qu'elles ont été sélectionnées, elles subissent une deuxième et souvent une troisième fermentation. Puis la fabrication* commence par l'écôtage*, ablation de la nervure centrale de la feuille. Elle se poursuit par le mélange* de feuilles de provenance et de qualité diverses qui donnent au cigare sa personnalité. Étape primordiale, puisqu'elle est garante de la future saveur de la vitole*, cette phase est suivie de la fabrication proprement dite. Les mélanges de feuilles écôtées sont alors confiés aux rouleurs*, armés d'une chavette. Les cigares roulés sont liés en fagots*, stockés* dans des meubles en cèdre pour une phase supplémentaire de maturation, avant leur mise en boîte*. Mais, de la récolte au stockage, la fabrication des cigares s'entourera toujours d'un certain secret* : un grand havane est unique, et sa « recette », au grand jamais, ne sera divulguée.

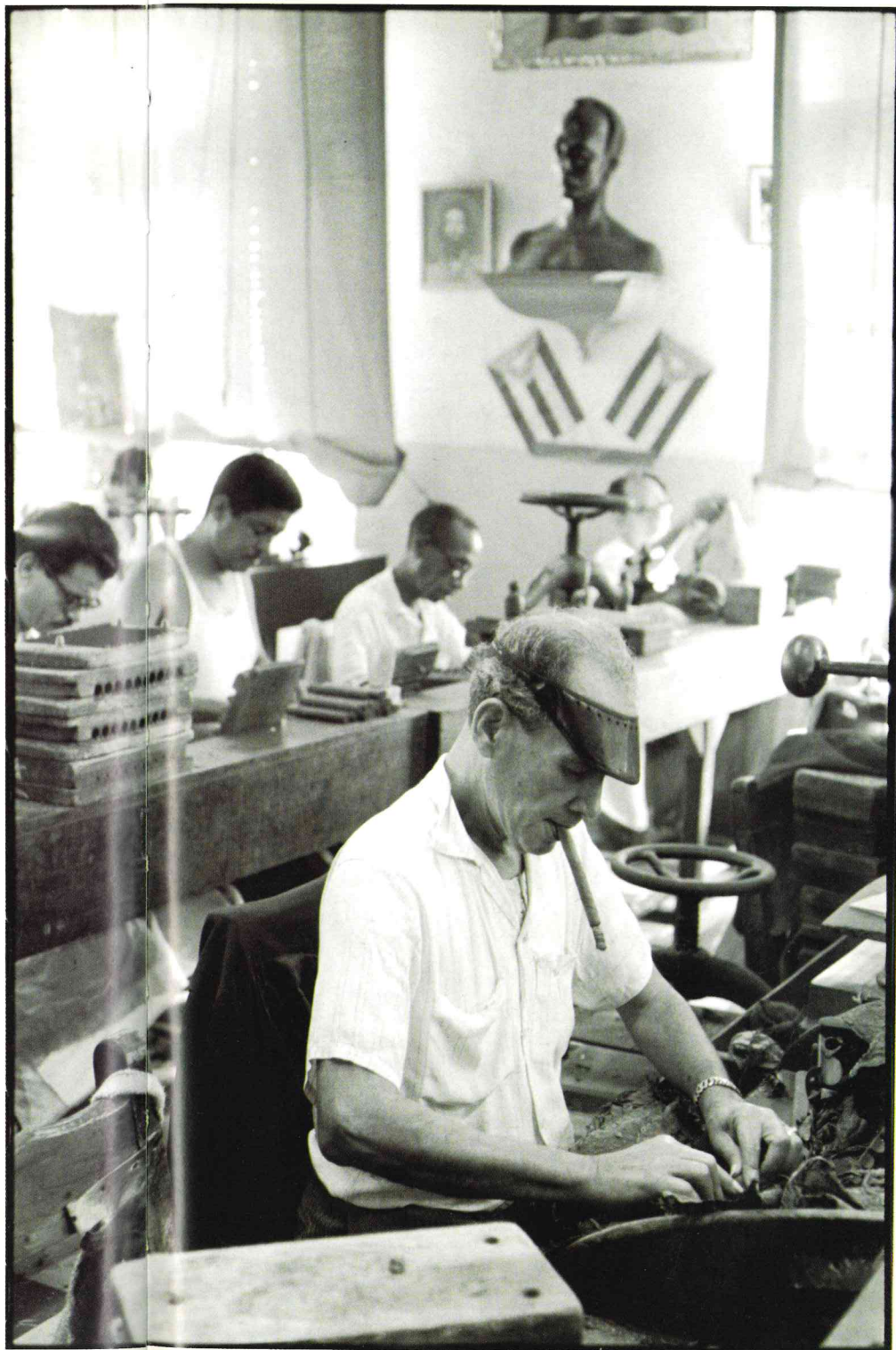
II. La passion du cigare

A. Fumer une vitole

On ne fume pas le même cigare à toute heure du jour, même si avant tout autre critère, seuls importent le plaisir et le désir du fumeur. Certaines vitoles sont du matin, d'autres du soir, d'autres d'après-repas. Il y en a de légères et de rassiantes. Certaines sont plus longues à fumer que d'autres. Il faut disposer d'une heure au moins pour fumer un vrai cigare, les plus grands peuvent en demander deux.

Fumer le cigare commence par son choix*, lequel n'est pas toujours aisé. Il n'existe pas seulement un grand nombre de marques mais aussi, au sein de chaque marque, des modules* qui diffèrent par la taille, la forme, et le poids. Chacun possède ses caractéristiques propres. Tout cigare est défini par son origine, autrement dit son cru, sa couleur* extérieure, dont ne dépend en aucun cas la force de l'ensemble, sa saveur*, déterminée par les tabacs, aromatisés ou pas qui le composent, son prix* enfin. La rareté d'un *puro* dépend de son origine, les grands crus tabacoles sont peu étendus et leur production

Double page suivante : Philippe-Jacques Linder, *Le Train de plaisir*, fin du XIX^e siècle. Gravure. Paris, Carnavalet.



limitée ; les cigares qui en viennent sont faits à la main, ce qui ajoute à leur prestige mais aussi à leur coût. Les impôts font le reste, qui est le principal. Les meilleurs cigares, les plus riches, les plus suaves, les plus aromatiques sont les havanes* en provenance de Cuba. Tous les autres devant eux, sont ou plus durs, ou plus âcres, ou plus fades, sans pour autant que ces différences constituent des défauts. Tous les goûts sont dans la nature. Ils sont aussi moins chers.

Le cigare une fois choisi, il faut l'inciser, c'est à dire lui ouvrir la tête pour pouvoir en aspirer la fumée. Toute une gamme d'accessoires* a été inventée pour y parvenir proprement. L'allumage* suit cette incision, opération délicate où ne doivent intervenir que des flammes sans odeur. La régularité de la combustion* et beaucoup de son agrément en dépendent. L'allongement de la cendre* gris-bleu, très homogène, d'un cigare qui tire bien est souvent pour le fumeur un plaisir supplémentaire. Faut-il la secouer ou la laisser tomber d'elle-même dans le cendrier ? Voilà un débat dont la fin n'est pas pour demain. La fumée* du cigare est un objet de contemplation infinie qui procure l'apaisement et la bienveillance au fumeur. Il y oublie ses soucis. On peut fumer à toute heure du jour, mais un cigare n'est jamais meilleur qu'après un bon repas ; cigare et gastronomie sont inséparables, les grands tabacs et les grands alcools* s'exaltent mutuellement et leur alliance apporte à beaucoup d'amateurs* un plaisir suprême. Des rapprochements qui auraient longtemps paru insolites, de grands cigares et de grands vins, étendent la gamme des satisfactions toujours raffinées où le cigare est impliqué. D'ailleurs, comme un bon vin, un bon cigare évolue, et parfois n'atteint la perfection qu'après plusieurs années de conservation*. Aujourd'hui, les dégustations combinées se multiplient, et le vocabulaire* des spécialistes est presque aussi étendu que celui des œnologues et des sommeliers.

Fumer, on ne le sait que trop, est nuisible à la santé*. Mais fumer le cigare est la moins nuisible des façons de fumer, car sa fumée ne s'avale pas et le taux de nicotine des tabacs qui constituent les cigares de qualité - notamment les havanes - est très bas.

B. L'image du cigare

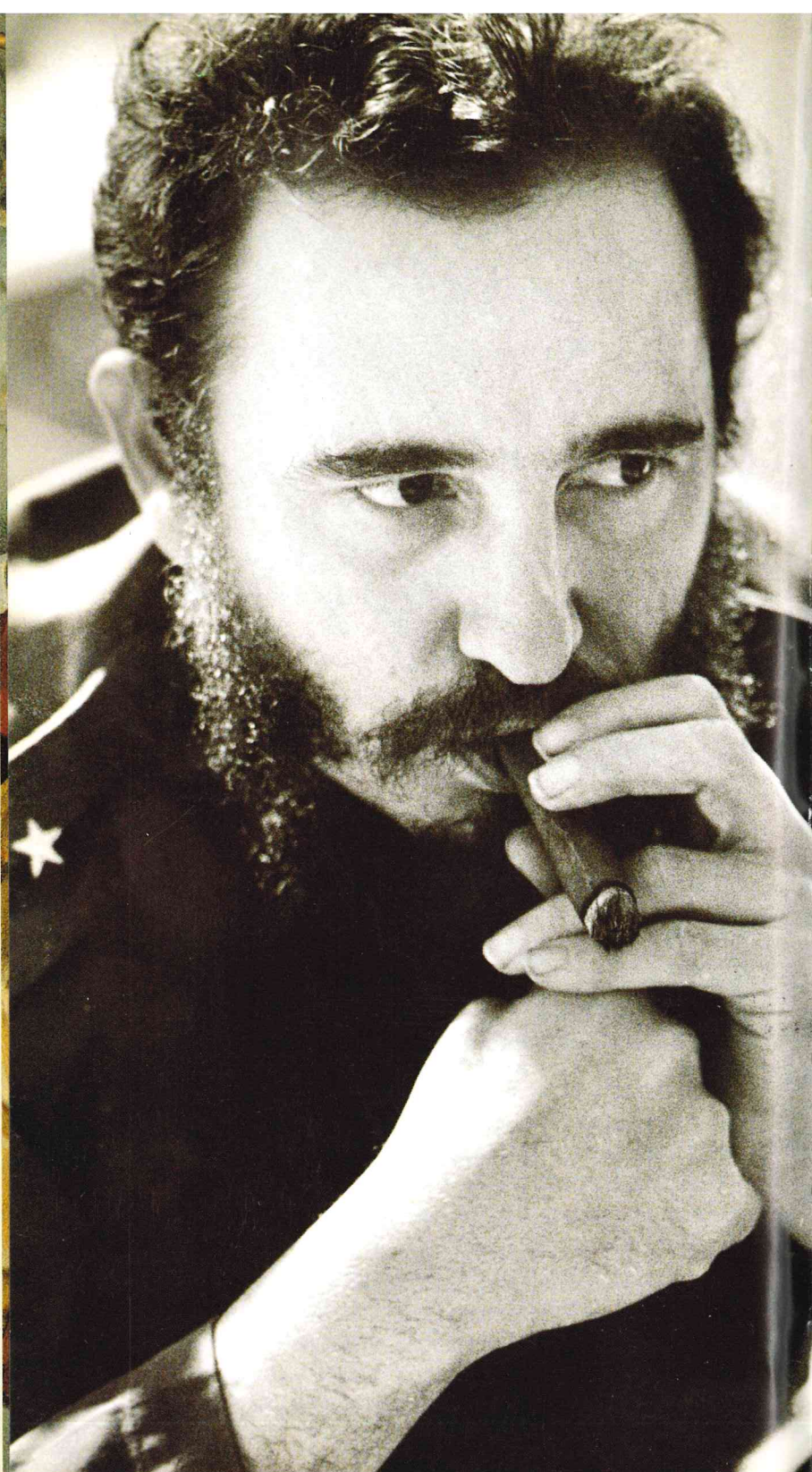
Il y a deux images* du cigare, la bonne, qui est la vraie, la mauvaise, qui est fautive. Commençons par la dernière. Pour le public qui l'ignore, le cigare est non seulement l'apanage du nanti, mais aussi d'un nanti provocateur, égoïste et arrogant. Provocateur par l'ampleur ostentatoire de ce qu'il fume, égoïste par les flots de fumée dont il inonde autrui, arrogant par l'étalage d'un objet que le com-



mun des mortels estime ne pouvoir s'offrir. Il faut ramener ces trois griefs à de plus justes estimations. Un cigare est beaucoup moins ostensible que bien d'autres attributs plus répandus dans la société, les caleçons longs par exemple qui moulent tant de fessiers féminins sont bien plus remarquables et provoquent à bien davantage. L'égoïsme dépend de l'entourage ; certes il est très malséant d'enfumer ses proches, mais la plupart des fumeurs de cigare s'en gardent soigneusement (cela n'est pas un compliment n'étant que la moindre des choses). Quant au jugement que le cigare est hors de prix et que son usage insulte à la modestie du niveau de vie général, c'est le plus subjectif des arrêts. Un bon havane se paie le même prix qu'une



Bibliothèque



place de cinéma. L'image du cigare n'est même pas sa caricature, elle est le contraire de ce qu'il est : l'agent d'un plaisir rare, convivial et pacifique.

Le cigare a toujours suscité des passions. Populaires et élitistes. Les premières ont pour théâtre l'Amérique tropicale, la Birmanie, les Philippines, où des millions d'amateurs le fument depuis des siècles, sans s'imaginer pour autant le sel de la terre, dans le plus démocratique des anonymats. Les secondes sont occidentales et surtout européennes. Le *puro* ne s'y est répandu qu'au début du XIX^e siècle, chargé d'un prestige exotique, denrée lointaine et de prix. Les raffinés des deux bords de la Manche, dandys* britanniques et français, lui conférèrent pour s'en parer des lettres de noblesse, le célébrant sur tous les tons pour mieux se célébrer. Les romantiques, Byron en tête, en firent l'attribut du caractère et du talent. Le cigare envahit le roman, genre bourgeois par excellence d'un temps qui scelle le triomphe de la bourgeoisie, de Balzac à Proust. Le colonel Chabert du premier, revenu miraculé d'Allemagne, ne songe qu'à s'offrir des cigares avec le premier argent dont il dispose. Le baron de Norpois du second, jette avenue du Bois son havane à peine allumé pour saluer une femme. Le cigare, dira Jules Sandeau, est « inséparable de toute vie élégante ». Des femmes* s'y mettent, dont George Sand reste la plus connue. Carmen*, héroïne de Mérimée avant de l'être de Bizet, est cigarière*. Les bagues*, inventées pour identifier les havanes, sont détournées de ce but premier pour glorifier les personnages qui les fument et les font imprimer à leur nom, voire à leur effigie. La tête de Bismarck, celles de moindres seigneurs décorent des *puros*. Voilà le cigare accolé au pouvoir. Peu à peu la caricature confond cigare et capitaliste, havane et puissance, barreau de chaise – ainsi nomme-t-on les cigares dont le format* est le plus imposant – et rapacité. La fausseté de cette symbolique est totale. Churchill* jouera ce jeu truqué avec un succès inégalé. Son ami Kipling – par humour ? – place le cigare plus haut que la femme.

Le cinéma* s'empare de cette image et la renforce. Le milliardaire odieux fume souvent le cigare. Orson Welles n'est pas odieux, mais il est colossal et vit dans la démesure, on admet le barreau de chaise qu'il a sans cesse à la bouche, on s'étonnerait de son absence. Le dernier des grands personnages à s'être prêté à cette comédie fut Fidel Castro. Tant qu'il fuma, ce fut le cigare. Vingt fois, il promena autour du monde des modules considérables et fut tant le père de la révolution* que du Cohiba. Mais, représentant Cuba, il aurait eu toutes les raisons d'en faire encore bien davantage.

Fidel Castro,
Cuba, 1964.
Photographie
d'Elliott Erwitt.

Double page
suivante :
Christen
Schjellerup
Købke
(1810-1848),
*Le Marchand
de cigares*.
Paris, Louvre.



III. L'aventure du cigare

A. De Colomb à Castro

L'histoire du cigare a plus de cinq cents ans. Il fut découvert en même temps que le tabac et l'Amérique, à Cuba, par Christophe Colomb, en 1492. Les Indiens le fumaient depuis toujours dans toutes les Antilles et les terres chaudes du continent américain, du Mexique au sud du Brésil actuel. Les marins* des diverses expéditions qui se succédèrent dans ces parages le firent connaître en Europe, la péninsule Ibérique – découverte oblige – étant touchée la première. La France fut l'un des premiers pays d'Europe, avec l'Espagne et le Portugal à connaître le tabac. Il y fut introduit par un moine cordelier, André Thevet* qui l'apporta du Brésil et l'appela angoumoisine, en hommage à sa ville d'Angoulême. Mais ce fut d'abord la pipe qui s'imposa. Maîtresse de Cuba, l'Espagne établit un monopole sur le commerce et la transformation du tabac et choisit Séville* – porte des Indes occidentales – pour traiter les feuilles importées de son empire. On y fabrique d'abord de la poudre à priser, et à partir de la fin du XVII^e siècle des cigares. L'usage du cigare jusque-là confiné dans les Antilles, les terres fermes de l'Amérique tropicale, et, cas singulier, en Birmanie, se répand dès lors en Espagne. Tandis qu'à Cuba les plantations s'étendent : au XVIII^e siècle, La Havane obtient de Madrid l'autorisation de transformer une partie du tabac de l'île. Les premières fabriques ouvrent leurs portes, mais c'est à Séville qu'est inventé le *puro* tel que nous le

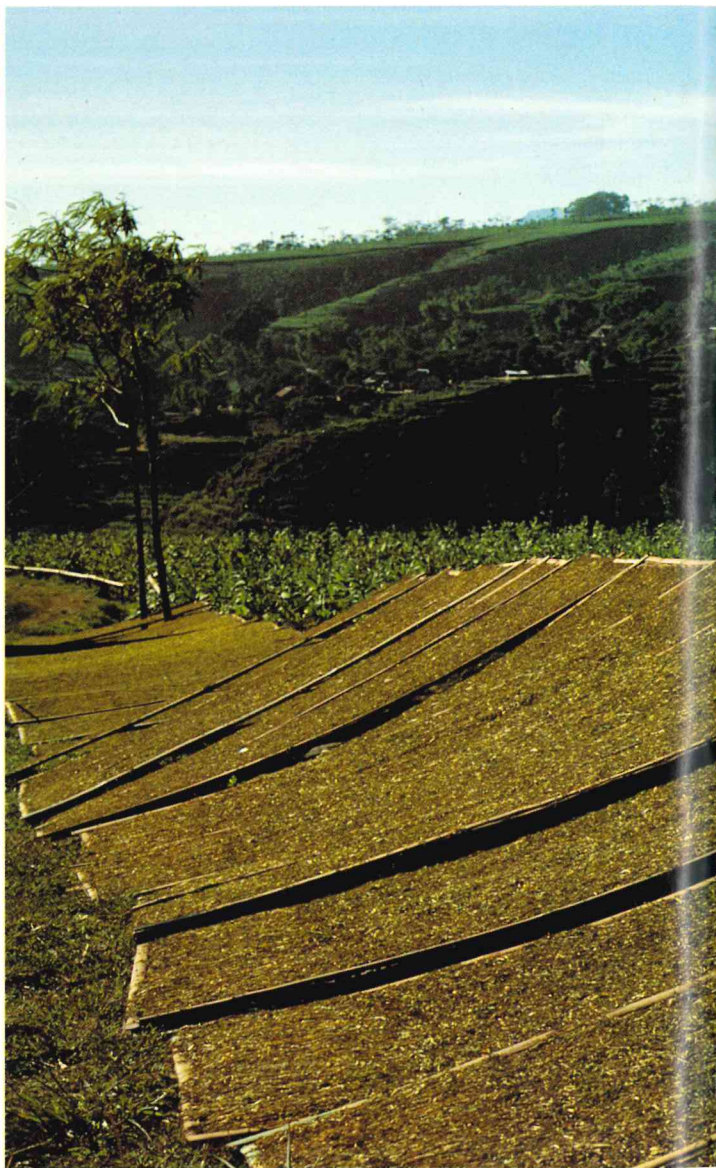
connaissons, composé exclusivement de tabac, le cigare étant autrefois enveloppé dans les feuilles d'autres végétaux. Sous l'Empire, au XIX^e siècle, la guerre d'Espagne va précipiter la reconnaissance du cigare cubain : les armées britannique et française qui s'affrontent dans la péninsule vont prendre goût au cigare de Séville et le répandre dans toute l'Europe. L'expansion du cigare est alors irrésistible. Les dandys s'en emparent et le mettent à la mode. On construit des fumoirs* partout. À Cuba, les premières marques apparaissent en 1810. Elles ne cesseront de se multiplier durant tout le siècle ; de même, les manufactures. Le cigare de Cuba prend le nom de havane. Sa prééminence est absolue. Il rafle toutes les médailles dans les expositions dites universelles qui ponctuent jusqu'à la Grande Guerre les progrès du commerce international, éclipsant les produits concurrents des Caraïbes, du Brésil, des Philippines, pour ne rien dire des cigares industriels fabriqués par milliards à la machine aux Pays-Bas*, en Allemagne, en Belgique, aux États-Unis... Aujourd'hui, la consommation de ces cigares industriels a régressé ; celle du havane et des cigares de Saint-Domingue*, tous deux fabriqués à la main, selon les mêmes procédés, ne connaît d'autre limite que les productions de tabac des territoires dont ils sont issus.

B. La suprématie du havane

La commercialisation du cigare est affaire de marques. Il s'agit dans ce domaine d'imposer un nom par la qualité et la singularité de ce qu'il recouvre. Un exemple a contrario très frappant fut donné par



Fidel Castro lorsqu'il décida peu après sa prise du pouvoir de supprimer toutes les marques de havanes – souvenirs du capitalisme – au profit d'un nom unique de cigare populaire. Le résultat fut instantané : les exportations de havanes s'effondrèrent. Pragmatique, Castro rétablit très vite les appellations anciennes qui avaient fait la gloire du havane dans le monde entier. La désorganisation de la production qui avait suivi la révolution cubaine en 1959 était certes res-



ponsable d'une baisse de qualité à laquelle il fallut plusieurs années pour remédier mais la disparition des noms connus des amateurs l'avait rendue plus sensible, la soulignant par défaut. Toutes les anciennes marques ne sont pas revenues sur le marché – Henry Clay, par exemple, l'une des plus fameuses, est restée au purgatoire – mais Habanos SA, la société d'État responsable des exportations de havanes, propose des Bolivar, des Montecristo, des Partagas, des

Séchage
du tabac,
île de Java.



Punch, des Romeo* y Julieta, des Sancho Panza qui soutiennent la comparaison avec les *puros* vendus sous ces marques avant la révolution. Fidel Castro s'est si bien persuadé de la valeur des marques, qu'il a décidé et suivi le lancement du Cohiba, dans le but avoué d'en faire le meilleur cigare du monde. Il l'est pour certains, pour d'autres, c'est moins sûr ; pour tous, il reste excellent.

Après les marques, les marchands occupent une place essentielle dans la commercialisation du cigare. Les grands marchands ne font peut-être pas les grands cigares, mais ils les font connaître. Dunhill* à Londres, Davidoff* naguère, et Gérard* aujourd'hui, à Genève, ont perpétué ou perpétuent la tradition du connaisseur passionné par ce qu'il vend autant que par sa vente. En France, la Seita* a perdu son vieux monopole d'importation de tous les tabacs ; elle n'en maintient pas moins des liens étroits avec Cuba, échangeant avec La Havane des contrats d'assistance contre des garanties d'approvisionnement ; de même en Espagne, la Tabacalera.

Si pour les Français, les Espagnols, les Britanniques et bien d'autres, le havane reste le prince des *puros*, il n'en reste pas moins que dans certaines régions du monde, comme les États-Unis ou l'Europe du Nord, il est très peu commercialisé et fumé, au profit de cigares d'un tout autre goût.

Éric DESCHODT

Louis Armstrong, Billy Kyle et Gerry Mulligan,
New York, 1958. Photographie de Dennis Stock.



■ ACCESSOIRES : LE COUPE-CIGARE ET L'ÉTUI

A priori, fumer le cigare ne nécessite que du feu. La tête – l'extrémité arrondie et fermée à la colle végétale – s'ouvre très bien à l'ongle ou d'un coup de dent : ainsi procèdent les Cubains et beaucoup d'amateurs* confirmés dans le monde. Le coup de dent, toutefois, ne se pratique aisément que dans les zones tropicales, dont l'humidité conserve au tabac une souplesse parfaite. Dans des atmosphères plus sèches, on utilise parfois un instrument spécifique, pour ne pas abîmer le cigare. Ce coupe-cigare peut prendre diverses formes. Se présentant comme un très petit canif bien affûté, il laisse au fumeur la liberté de pratiquer l'ouverture qui lui convient, la surface variant selon le tirage* souhaité, lent ou rapide. Les ciseaux, à lames incurvées et biseaux très doux, risquent moins que d'autres lames d'abîmer la cape*, car leur action s'exerce en même temps sur toute la section. Il existe aussi des guillotines de table et divers modèles de guillotines de poche. Quant aux coupe-cigares en forme de dièdre, qui pratiquent une entaille en V, les connaisseurs les récusent, car sauf affûtage parfait, ils abîment la tête du module*. Les tarières à vis, dont le résultat était pourtant excellent, ont aujourd'hui complètement disparu. Pour améliorer le tirage, on a inventé en outre des lancettes, qui peuvent plonger de plusieurs centimètres dans la tripe et n'améliorent rien du tout car il faudrait percer le cigare sur toute sa longueur pour obtenir l'effet recherché. Le plus utile des accessoires reste l'étui à cigares, garant d'une bonne conservation*. Si à Cuba*, l'hygrométrie* est telle qu'elle permet de porter ses *puros* en vrac dans une poche, il n'en est pas de même en Europe, où malgré la qualité des *humidors* – ou humidificateurs –, le cigare peut éventuellement se dessécher, ce qui occasionne alors des décolllements, des effritements, voire des cassures.



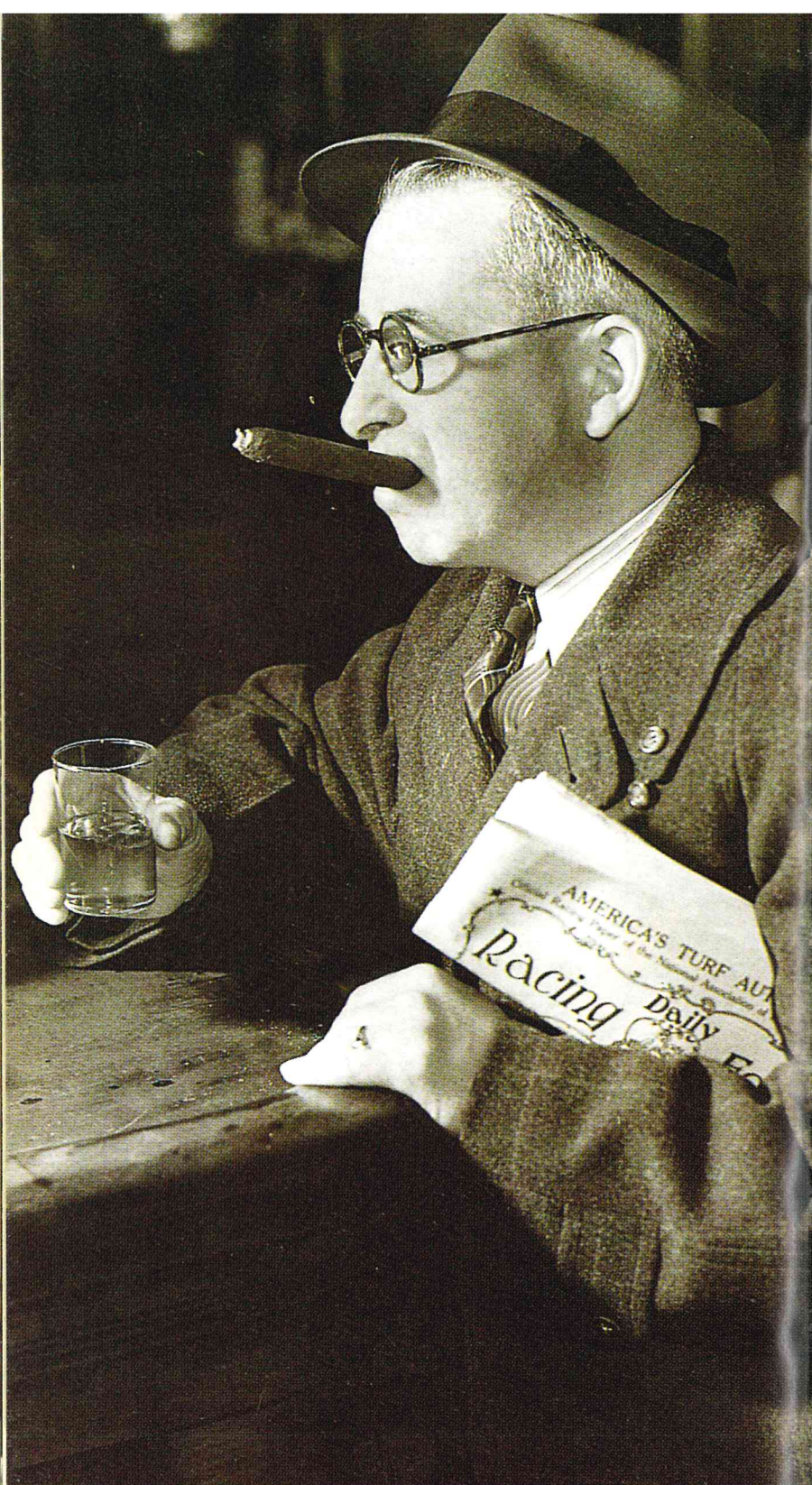
■ Alcool

Le cigare et l'alcool ont toujours fait bon ménage. Les Cubains et les marins* l'ont toujours associé au rhum. En Europe, on a depuis longtemps reconnu l'intérêt de rapprocher le cigare et l'alcool, leur alliance multipliant les plaisirs de l'un et de l'autre. Armagnac, calvados, cognac, marc, prune, whisky, et eaux-de-vie l'accompagnent à merveille. Plus récente est la découverte qu'il en est de même pour les grands vins. Zino Davidoff*, le grand marchand de Genève, eut l'idée d'associer ses havanes aux noms de grands bordeaux et de Dom Pérignon.

Car le havane* se marie à la perfection non seulement avec les grands alcools mais également avec les meilleurs vins. Les médiocres quant à eux ne souffrent pas l'association, le cigare accentuant, par sa puissance et sa richesse le pauvre caractère de ces spiritueux. Aujourd'hui, grâce au retour de la gastronomie*, se multiplient les dégustations combinées de cigares et d'alcools, de cigares et de vins, avec expertises à l'appui, qui ajoutent au plaisir l'attrait d'une science. Rappelant à chaque esthète que la rencontre des grands crus* du cigare et de l'alcool est toujours triomphale.

À gauche : États-Unis, 1938.

Double page suivante : Édouard Manet, Stéphane Mallarmé, 1876. Paris, Orsay.





Club des amateurs de havanes, Paris. Photographie de Léonard Freed.

■ Allumage

L'allumage est bien un moment crucial de l'art de fumer le cigare. Les grands cigares sont composés* et roulés* de telle sorte que le tirage* en soit le plus constant et le plus facile possible. Mais mal allumé, le meilleur cigare se fumera mal. Le front de combustion* doit consumer le tabac à la même vitesse en chacun de ses points sur toute la section du module*. Pour cela, il faut allumer un cigare sur toute la section et tirer ce faisant plusieurs bouffées assez rapprochées. Les premières bouffées ne sont d'ailleurs pas les meilleures, le cigare ne dégaugeant tout son arôme que réchauffé par le feu même qui le détruit. La flamme

utilisée pour l'allumage doit être vive et sans odeur, quelle que soit sa source – les allumettes soufrées et les briquets à essence sont des accessoires* à proscrire.

Auparavant, des préjugés interdisaient de laisser son cigare s'éteindre et de le rallumer ; ces interdits connaissent aujourd'hui le sort qui attend toutes les oppressions, ils sont anéantis. Le fumeur, le cœur léger, peut ainsi suivre son inspiration et ne pas se maudire d'une distraction passagère.

■ Amateur

En Europe, un siècle de caricatures a déformé jusqu'au non-sens l'image* du fumeur de cigares. Le cigare fut longtemps

l'attribut automatique du capitaliste affameur, au point qu'aujourd'hui encore, certains amateurs cherchent à dissimuler leur passion. André Bergeron lui-même, ex-patron de Force Ouvrière, gros fumeur de havanes*, se défend d'en fumer beaucoup et assure qu'un bon nombre lui sont offerts.

Les hommes politiques prennent souvent soin de ne pas fumer le cigare en public (ainsi Édouard Balladur) compte tenu de l'opprobre attaché à l'objet. Mais aujourd'hui, comme hier, une mauvaise réputation ne suffit pas à décourager les passionnés. Au siècle dernier, des célébrités du monde littéraire* et artistique affichaient sans complexe leur amour du cigare : George Sand bien sûr, parmi les femmes*, mais aussi Mallarmé, peint par Manet une vitole* à la main, Baudelaire, Liszt...

Plus proches de nous, des hommes publics tels Lénine ou Churchill*, de grands noms du cinéma* comme Orson Welles étaient des fumeurs enragés.

■ Anti-tabac

L'ouvrage le plus célèbre et le plus ancien condamnant le tabac est un pamphlet daté de 1604. Intitulé *Counterblast to Tobacco*, il a pour auteur Jacques I^{er} Stuart, roi d'Angleterre. Élevé à la cour d'Élisabeth I^{re}, Jacques I^{er} avait pris toute fumée* en horreur, excédé par les courtisans qui, pour imiter le favori de la reine, sir Walter Raleigh, fumaient la pipe à longueur de temps. Le tabac est un poison, affirmait-il, s'élevant contre l'opinion des savants de l'époque ; le tabac était alors censé avoir des vertus curatives. Pourtant, dès le XVII^e siècle, bien avant qu'il ne soit déclaré nocif pour la santé*, le tabac fut pros-

crit tour à tour presque partout. Seuls quelques États, comme la France* ou l'Espagne, trouvèrent plus judicieux de le taxer. Depuis, les ennemis du tabac n'ont jamais désarmé ; en ce sens, les puritains de l'époque victorienne et les lobbys anti-tabac américains des années quatre-vingts présentent quelques similitudes.

Ces mouvements ont toujours eu une certaine influence ; les lois interdisant la publicité sur le tabac ou frappant les fumeurs



d'ostracisme n'en sont qu'un exemple. L'hystérie sanitaire moderne, nouvelle expression de l'horreur de la mort, condamne sans appel toutes les conduites ou habitudes qui peuvent abrégier la vie, si faible en soit le risque. Elle évoque le fait que l'excès de tabac, par les maladies qu'il occasionne, coûte cher à la communauté – on n'aurait pas le droit de se rendre malade ; nos corps ne seraient plus nôtres... Mais ce raisonnement lourd de conséquences soulève une polémique que cet ouvrage n'a pas pour fonction de traiter. En guise de consolation, on peut lire le traité exhaustif de Jean-Jacques Brochier – *Je fume et alors ?* – qui rend justice aux fumeurs persécutés.

– Nous lui avons offert des cigarettes, des cigares, une pipe ! Elle a refusé !... Veuillez faire sortir Madame ! qui ne veut pas fumer. Illustration de Paul-Eugène Mesplès, extraite de *La Petite Gironde*, 1899.



■ ASIE DU SUD-EST

La Birmanie, l'Indonésie et les Philippines sont les trois grandes zones de production de cigares en Asie du Sud-Est. Depuis toujours, la Birmanie fait figure d'exception. Déjà, au ^{xvii}^e siècle, date de l'implantation* du tabac dans le pays, s'était développée une passion nationale pour le cigare. Tandis que tous les Asiatiques, et surtout les Japonais, ne fumaient que la pipe, les habitants de la Birmanie – hommes, femmes* et enfants confondus – optaient pour le cigare. La tradition s'est maintenue. Ce sont de petits cigares fabriqués sur

place, verts ou blancs car leurs capes* ne sont pas de tabac mais taillées dans les feuilles du prunier d'Assyrie (*Cordia myxa*). Les fabriques sont innombrables et parfaitement artisanales. Les femmes, comme dans certaines tribus à Formose, fument les plus gros modules*, que les hommes jugent indignes de leur virilité.

Aux Philippines, les cigares de Manille* sont célèbres depuis le ^{xix}^e siècle où ils disputaient aux havanes* la faveur des amateurs* européens. Deux marques rivalisent aujourd'hui : Alhambra et la Flor de la Isabella. On leur reconnaît une âcreté assez voisine de celle des cigares birmanes. Seuls les cigares Flor de la Isa-

bella sont importés en Europe : douze modules présentés en coffrets humidificateurs de cinquante pièces dont le plus célèbre reste le patte d'éléphant.

L'Indonésie, jadis colonie des Pays-Bas*, cultive le tabac depuis le ^{xvii}^e siècle. Les cigares de Java, de Bornéo et de Sumatra représentent en la matière le « goût hollandais », ils sont très secs, plutôt âcres, sans arômes prononcés ou éventuellement imprégnés de senteurs d'épices orientales. Trois siècles d'importations néerlandaises ont habitué le nord de l'Europe aux sensations qu'ils produisent. Parmi les meilleurs figurent les Zino Drie et les Zino Jong.

Plantation de tabac, île de Java.

■ BAGUE La signature du fabricant

Les bagues, anneaux de papier brillamment coloré qui ornent de nombreux cigares, ont pour origine légendaire le groupe des élégants du XVIII^e siècle. Ces cousins des dandys* britanniques utilisaient, selon Zino Davidoff* dans l'*Histoire du havane*, une bande de papier qu'ils roulaient proche de la tête de leurs cigares pour protéger leurs doigts ou leurs gants. Cependant, le père attesté de cet habit de la vitole* est un négociant des Pays-Bas*, Gustave Bock, qui s'avisa en 1850 d'en équiper les havanes* qu'il vendait pour se rappeler au bon souvenir de ses clients. L'idée fit fortune car les fabricants s'en emparèrent pour se distinguer de leurs concurrents, et le 25 octobre 1884, l'Union des fabricants havanais fit officiellement sienne la bague. Dès lors, ce fut à qui l'emporterait par l'éclat et la richesse, aussi le rouge et l'or dominèrent-ils dans la palette. Le baguage des cigares précède leur mise en boîte* et comme tout le reste, dans le havane, se fait à la main. Ces anneaux sont fixés d'un point de colle végétale et doivent tous être placés à la même hauteur afin de présenter dans les boîtes des alignements impeccables. Les bagues font l'objet de collections. Dans le monde entier, des vitolphiles (de vitole qui signifie cigare) les recherchent avec passion. Celles des marques* disparues du siècle dernier sont les plus courues.



Boîte à cigares,
États-Unis.
Coll. part.

■ **Boîte**
Les boîtes des havanes* sont en cèdre de Cuba*, un bois inodore et poreux qui permet aux cigares de respirer. La boîte classique contient vingt-cinq cigares en deux rangs superposés de treize et douze pièces. Ils sont séparés par une feuille de cèdre, alignés de manière à présenter leurs bagues* à la même hauteur et rangés de façon à dissimuler en dessous les veines qui pourraient déparer la cape*,

car un beau cigare est un cigare lisse. Il existe aussi des cabinets, toujours en cèdre, mais dont le volume tend vers le cube. Ils contiennent les cigares par vingt-cinq, cinquante, rarement par cent, en fagots* ou en bottes, le plus souvent attachés par un ruban jaune. Certains très grands cigares sont vendus à l'unité dans des boîtes ad hoc, tel le Magnum de José Gener. De moins imposants, mais néanmoins de bonne taille, sont vendus en boîtes de dix, tel le Dom Pérignon de Davidoff*. Les boîtes sont le plus souvent richement décorées. La marque* s'étale à l'extérieur et à l'intérieur en lettres flamboyantes. Les médailles obtenues dans les concours du siècle dernier sont scrupuleusement reproduites sur les pourtours. À l'intérieur, les cigares sont enveloppés dans une feuille de



papier presque toujours ornée d'une *vista* bariolée à sujet mythologique, historique ou champêtre. De nombreux collectionneurs se disputent ces « vues », lesquelles, comme les bagues, sont toutes dessinées et distribuées par l'imprimerie nationale cubaine de La Havane*. De plus, toutes les boîtes de havanes portent une bande verte garantissant, depuis 1912, l'origine des cigares. Cependant, les contrefacteurs

de havanes sont devenus si agressifs qu'ils n'hésitent pas à reproduire à quelques détails près le sceau* d'authenticité du gouvernement cubain. Ces falsifications obligent l'amateur à certaines précautions. En France*, au texte exact de la bande verte doivent s'ajouter le label Habanos, blanc et rouge, en diagonale et en coin, et celui de la Sécurité Sociale, qui entend mettre en garde le fumeur.

Baguage
d'un havane,
Cuba, 1992.



On a toujours fumé le cigare au Brésil. Dans ses *Singularitez de la France Antarctique* (édition de 1558), André Thevet* décrit les *puros* des indigènes, « de la longueur d'une chandelle », dont la consommation allait de pair avec la pratique d'incantations. Le Brésil, où le tabac fut cultivé et exporté vers Lisbonne par les Portugais dès 1548, reste l'un des grands producteurs mondiaux.

D'après *La Grande Histoire du cigare*, les cigares brésiliens sont « les seuls dont on puisse à la limite, trouver la fumée* aussi rassasiant que celle des havanes* » et « certains modules*, particulièrement noirs, ne peuvent convenir qu'à des fumeurs chevronnés ». Cette opinion est au moins nuancée par celle de Gilbert Belaubre, rédacteur d'un traité* intitulé *Cigares, de l'initiation à la maîtrise*. Cela dit, les auteurs s'accordent pour estimer que les cigares du Brésil allient corps et douceur. Leur noirceur n'exclut pas leur surprenante suavité. L'État de Bahia concentre au Brésil les plus anciennes et les plus

importantes cultures* de tabac. Elles fournissent des feuilles de cape, de sous-cape et de tripe, plus petites que les feuilles cubaines. Le tabac de la Mata Fina, de ses grands crus* de Cruz das Almas et Conceicao do Almeida, est noir ; les feuilles sont peu développées parce que le sol est assez pauvre, en revanche les arômes sont riches. Ces tabacs noirs produisent pourtant des cigares très doux et équilibrés. Très recherchés, ils sont concurrencés par les tabacs dits « de chemin de fer », cultivés ailleurs et transportés dans ces deux villes pour en prendre l'appellation.

En Europe, on trouve facilement des Danneman Espada en coffrets de plastique transparent de vingt-cinq et des Danneman Vera Cruz en coffrets de dix. Davidoff* propose le Zino Santos et le Por Favor. La marque Suerdick, célèbre en Allemagne, reste la favorite du chancelier Kohl, comme elle fut celle du chancelier Adenauer. On retrouve les tabacs de Bahia dans la plupart des cigares américains et européens. Le Voltigeur, fabriqué par la Seita*, en est un exemple.





■ **Cabinet.** Voir Boîte

■ **Cape.** Voir Composition

■ **Carmen**

Mérimée, célèbre surtout pour son roman *Colomba*, écrivit le court récit intitulé *Carmen* en 1845. Vingt-neuf ans plus tard, le compositeur français Georges Bizet (1838-1875) utilisa cette nouvelle pour composer un drame lyrique qui reste l'un des opéras les plus représentés au monde. Aujourd'hui encore, le thème de *Carmen* constitue une source d'inspiration inépuisable où puisent les réalisateurs de cinéma*, de Jean-Luc Godard à Peter Brook. L'héroïne est une cigarière* de Séville*, cité qui fut, pendant près de deux siècles, la ville mythique du cigare. Dans l'œuvre de Bizet, don José, l'honnête brigadier des dragons vient attendre Carmen, la belle qui causera sa perte, à la sortie de la manufacture*. Fondée sous Ferdinand IV, celle-ci employait, en 1800, cinq mille ouvriers et ouvrières, et sa visite était alors l'un des temps forts de tout voyage en Andalousie ; elle fut décrite par Mérimée bien sûr, mais aussi par Théophile Gautier, Maurice Barrès et Pierre Louÿs. Carmen, qui n'écoute que son cœur, mourra de suivre ses seuls désirs. Ce ne peut être un hasard si l'héroïne la plus libre et audacieuse de la littérature* romantique fut une cigarière.

■ **Casa de tabaco.**

Voir Séchage

■ **Cendre**

La cendre du cigare fascine de nombreux fumeurs jusqu'au fétichisme. Sa couleur gris bleu, sa texture serrée, sa rigidité qui la fait s'allonger de plusieurs

centimètres avant de tomber – encore faut-il la secouer – le cigare consommé n'en finissant plus de prolonger le cigare se consumant comme pour en conserver la forme initiale, tout cela incite le fumeur à trouver dans sa contemplation une correspondance avec le plaisir qu'il a pris et prend encore à fumer. Nombre d'entre eux évitent de l'écraser dans le cendrier, anxieux, semble-t-il, de lui conserver le plus longtemps possible son aspect premier, trace du plaisir évanoui. Hélas, l'odeur de cendre froide fait revenir le fumeur sur terre. Mais aussi le projette dans l'attente du module* suivant qui lui fera retrouver le paradis.

■ **Chavette.**

Voir Outil



■ **Choisir**

Le choix d'allumer* tel ou tel cigare dépend de la personnalité du fumeur, de son humeur et du moment. De la personnalité car il dépend de chacun de préférer tel ou tel format*. De l'humeur parce que l'humeur est ce qui se commande le moins. Du moment surtout, car tout cigare doit se fumer en paix, exige du temps – une heure en moyenne – et de la disponibilité. Puis fumer un cigare n'est pas seulement le fumer : on le savoure

Julia Miguens dans *Carmen*, film de Francesco Rosi, 1984.

Bureau de tabac de M. Caurat, rue de Rivoli, Paris, 1926.

d'abord avec les yeux, on en estime la qualité d'après la couleur*, la tension et le lissage de la cape ; on continue avec les doigts qui en évaluent la souplesse, qualité primordiale ; on poursuit en l'incisant et en l'allumant ; commence seulement à cet instant l'action de fumer proprement dite.

Le choix fondamental a lieu lors de l'achat. Choix instinctif du module*, court ou long, mince ou épais, choix plus conscient de la couleur, claire, moyenne, foncée, et vérification de la conservation* qui implique pour l'acheteur de se faire ouvrir les boîtes* de la marque* et du module retenus. Un coup d'œil suffit à éliminer les capes à nervures trop apparentes ou tachées.

Toutefois des taches blanchâtres, moisissure superficielle assez fréquente sous les tropiques, lieu d'origine des grands cigares, ne doivent pas rebuter : le retour à une humidité convenable et un brossage léger les font disparaître sans altération de qualité. Il faut aussi préciser que la couleur de la cape n'indique pas la force de la vitole*, qui dépend de la tripe. La cape n'étant qu'une mince enveloppe, elle peut tout au plus nuancer la saveur* générale du cigare.

■ Churchill (Winston)

Sir Winston Leonard Spencer Churchill (1874-1965), descendant du duc de Marlborough, le héros de la chanson *Marlborough s'en va-t-en guerre*, connu pour avoir été Premier ministre pendant la seconde guerre mondiale, fut aussi un célèbre fumeur de havanes*. Il découvrit le *puro* à l'âge de 26 ans, débarquant à La Havane* en qualité de correspondant de



Winston Churchill, 1959.

guerre pour le *Daily Graphic*, au salaire de 25 livres par article, lorsque les Cubains prirent les armes pour conquérir leur indépendance contre l'Espagne. Churchill fumait de quatorze à

seize cigares par jour, toujours de teinte *maduro* et le plus souvent double coronas. Ce grand format* était à ce point sa marque* aux yeux du public que de nombreuses fabriques

cubaines, dont Romeo y Julieta*, donnèrent son nom à ce module* dans leurs catalogues.

Cette consommation formidable lui fit fumer, a-t-on calculé, près de 250 000 cigares dans sa vie. Chiffre qui doit être pondéré, car il n'en fumait que la moitié, par hygiène et par raffinement, suivant une opinion partagée par Sacha Guitry pour qui la fin d'un grand havane n'est pas plus glorieuse que celle d'un cigare de deux sous.

■ Cigarier (ère)

Les noms cigarier et cigarère désignent les ouvriers et ouvrières des manufactures* de tabac qui fabriquent les cigares à partir des mélanges* de feuilles expédiées des centres de production. Les feuilles peuvent arriver dans les fabriques en *tercios*, ballots enveloppés de feuilles de palmier, ou en barils, stade postérieur de leur traitement. Elles sont alors humidifiées, et subissent une fermentation*. Cette maturation achevée, on procède

Cigarier roulant un havane, Cuba.





Orson Welles.

à l'opération capitale du mélange des tabacs par laquelle sont perpétuées les qualités des cigares qui en seront faits. Ces mélanges sont enfermés dans des caisses de bois où ils sont réhumidifiés.

Après quelques semaines, parfois plusieurs mois, interviennent les cigariers proprement dits, écôteuses et rouleurs. Les feuilles tirées de leurs caisses sont écôtées, autrement dit partagées en deux par l'ablation de leur nervure centrale, trop dure et épaisse pour entrer dans la composition d'un cigare.

L'écôtage* est l'affaire de femmes* dont la liberté de ton est légendaire. Ces ouvrières, le personnel le plus turbulent des manufactures, sont les dignes descendantes de la cigarière de Séville*, Carmen*. Le roulage*, longtemps affaire d'hommes, les *torcedores*, élite des fabriques comme l'étaient les protes dans les imprimeries d'Europe, est aujourd'hui gagné par la mixité. C'est l'opération la plus importante de la chaîne de production : le rouleur fait le cigare. Il faut des années d'entraînement

et un don particulier pour devenir un bon rouleur ou une bonne rouleuse. À La Havane*, les ateliers sont parfois appelés *galeras*, le nom reste des anciennes prisons militaires de la ville dont les pensionnaires étaient affectés à la fabrication* des cigares.

■ Cigarillo

Petits cigares, à la taille à peine supérieure à celle d'une cigarette, les cigarillos sont faits de débris de tabac. Ils sont le plus souvent dépourvus de sous-cape et ne peuvent prétendre à la qualité des *puros*. Leur prix* est, il est vrai, bien moindre.

Les fument les amateurs* de vrai tabac qui n'ont pas les moyens de s'offrir les modules* supérieurs, et les femmes* que découragent ces derniers. La sveltesse, la légèreté des cigarillos (en poids car ils sont forts), l'âcreté fréquente de leur fumée* attachent à leur image* une impression de désinvolture et d'insolence au moins latente, qui distingue radicalement le fumeur de cigarillo du fumeur de cigarette. Les révolution-



Alfred Hitchcock au moment du tournage de son film *Les Oiseaux*, 1962.

naires mexicains du début du siècle, les insurgés italiens* contre l'Autriche au milieu du XIX^e siècle fumaient des cigarillos. Les premiers y allumaient les mèches de leurs bombes et cartouches de dynamite ; quant aux seconds, ils les fumaient sous le nez des soldats de Vienne pour défier l'interdiction de fumer autre chose que les produits de l'empire.

■ Cinéma

Le tabac apparut sans doute pour la première fois au cinéma dans un film de Georges Méliès, *Du feu s'il vous plaît*. On ne compte plus aujourd'hui les films où le cigare est l'un des attributs principaux du héros et parfois un personnage à part entière. Dans *Folies de femmes* d'Erich von Stroheim, tourné en 1921, l'actrice Mae Bush fume le cigare avec une aisance qui scandalisa.

Le cigare au cinéma représente d'abord la puissance, comme l'illustrent Orson Welles dans *Citizen Kane* ou Paul Muni dans *Scarface*. *L'Encyclopédie du tabac et du fumeur* de la Seita

note à juste titre que fumer un cigare signifie dans le langage cinématographique : « je suis fort ou je suis malin ». Groucho tourne ce discours en dérision dans les films des Marx Brothers (il a toujours un cigare à la bouche, mais ne l'allume jamais).

Charlot devenu milliardaire se souvient de son enfance pauvre et jaillit de sa Rolls pour ramasser un mégot de cigare. Comme dans la caricature politique (de gauche), le cigare au cinéma signifie l'arrogance ou sa dérision. Ce lien était devenu si fort aux États-Unis* que les fabricants s'en inquiétèrent, au point d'intervenir auprès des producteurs et des réalisateurs pour leur faire au moins nuancer ces rapports.

Beaucoup d'acteurs fument le cigare loin des caméras. Philippe Noiret, Gérard Depardieu qui se fournit à La Havane*, à la Casa del Habano, dans l'immeuble de Partagas, Jacques Dutronc, cent autres, fument dans la vie plus qu'à l'écran. On ne les prend pas pour autant pour des salauds.

